

Les Chemins creux de Saint-Fiacre

Daniel Cario

Les Chemins creux de Saint-Fiacre



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2016.

© À vue d'œil, 2016.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0183-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Auguste, le cousin germain et l'ami,
pour m'avoir fourni
le merveilleux héros de ce roman,
ainsi qu'à son épouse, Annick

Saint-Fiacre est un charmant petit village au sud du Faouët. Sa chapelle du xv^e siècle héberge un jubé réputé pour être le plus beau de France. Une centaine d'habitants, le lieu m'a semblé le cadre idéal pour retracer la vie d'un isolat à l'époque concernée, les relations qui s'y tissent, les alliances, les rivalités, voire les conflits et les drames qui s'ensuivent. Les événements relatés, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale, les rapports entre la population et l'occupant, relèvent cependant de la pure fiction et ne peuvent en aucun cas être imputés aux personnes y ayant réellement vécu.

En revanche, le narrateur a bel et bien existé, la sévère éducation qu'il a reçue de sa mère et de sa grand-mère n'est pas le fait de l'imagination de l'auteur. Avec son accord, ses souvenirs ont été adaptés à l'ambiance et à la logique du récit, modifiés, exacerbés parfois, complétés ou résumés. Les autres protagonistes de ce roman sont totalement inventés, et toute

ressemblance avec des personnes ayant existé ne pourrait être que le fruit du hasard.

Ce récit trahit en partie la vérité des dialogues... Sans doute auraient-ils été plus savoureux dans la langue vernaculaire, le breton, avec ses tournures imagées, mais le texte aurait alors été réservé à une minorité de privilégiés. L'auteur a donc essayé de traduire les conversations et les discussions le plus fidèlement possible, en respectant leur esprit leste et sans la pudibonderie d'en effacer la grivoiserie.

Initiations

Ce récit de mon enfance ne constitue en rien un réquisitoire contre les deux femmes qui m'ont élevé : ma mère et ma grand-mère. Elles sont décédées. Paix à leur âme. Qu'il me soit cependant permis de dire qu'elles ne m'ont guère prodigué de tendresse. Sans doute la rudesse de la vie paysanne les en avait-elle privées elles aussi, ou alors elles en avaient oublié la recette, ou épuisé la réserve dont est en principe pourvue toute femme à sa naissance.

Né en 1932, j'étais un enfant naturel. « Naturel » ? Tombé du ciel ou germé dans le ventre de la mère par la vertu du Saint-Esprit, autrement dit sans intrusion masculine ? La Bible nous apprend que ce ne serait pas la première fois. Un terme surprenant en tout cas pour désigner les bâtards des femmes abusées, puis abandonnées. Ma mère devait en être mortifiée, puisqu'elle ne m'en a jamais parlé, même à l'orée de la mort.

Je n'ai donc pas connu le séducteur qui avait profité de ses charmes, je ne sais même

pas qui il est... Mon père... En fait, je ne sais rien de lui, c'est sans doute mieux ainsi... Quelle aurait été ma réaction si j'avais découvert son identité ? J'aurais certainement essayé de le rencontrer, ne serait-ce que pour assouvir une curiosité bien légitime. L'aurais-je approché afin de lui parler ? N'aurais-je pas été tenté de lui reprocher la vie misérable dans laquelle nous avait plongés sa désertion ? Aujourd'hui encore, je suis incapable de le dire.

Je n'ai jamais cru que ma mère s'était égarée dans une aventure passagère de femme frivole et facile ; ce n'était pas dans les mœurs de l'époque, surtout au sein du monde paysan, où la dignité était le dernier paravent de la misère. De le penser serait même une atteinte à l'honneur de celle qui m'a mis au monde, je n'aurai pas cette bassesse, pour la simple raison qu'elle était ma mère. Elle avait vingt-quatre ans quand elle s'est trouvée enceinte ; ce n'était donc pas une oie blanche, j'essaie de me convaincre qu'elle avait plutôt succombé après s'être fait abuser par de belles promesses de mariage.

À l'époque, être fille-mère n'était pas un péché véniel. Celle qui avait « fauté » avait toutes les peines du monde à dénicher par la suite un compagnon assez ouvert pour l'accepter avec son « colis ». Femme exposée à la vindicte populaire, il ne lui restait plus qu'à espérer une union de compensation avec un homme frappé de quelque disgrâce, physique ou sociale, en désespoir lui-même de dénicher une fiancée. Il va sans dire que n'étant pas désiré, je n'étais pas le bienvenu. J'ai eu maintes occasions de le vérifier tout au long de mon enfance.

La famille Lannig habitait Saint-Fiacre, un village situé à l'ouest du Faouët, une charmante commune du Morbihan, en centre Bretagne. Des chaumières regroupées autour d'une petite merveille de chapelle, dont le jubé mérite à lui seul le détour. Notre maison était juxtée sur la droite d'un *pennti* où ma mère s'est réfugiée avec son bâtard. Derrière se trouvait l'étable : les grands-parents cultivaient quelques champs et avaient toujours eu une vache dont les veaux successifs, élevés sous la mère, étaient vendus à la boucherie dès qu'ils étaient en âge de donner

de la viande, ne serait-ce que pour préserver le lait si important dans l'alimentation familiale.

Mes grands-parents avaient eu quatre enfants – deux filles et deux garçons. Le couple patriarcal occupait bien entendu l'habitation principale. Loin d'être un palais, le gîte n'était pas plus misérable que ceux des voisins : un sol de terre battue, le lit des parents, celui des deux sœurs avant mon irruption, quelques meubles cirés à l'encaustique, une cheminée dont la fumée noircissait les poutres supportant le plafond sous la charpente et le toit de chaume. Signe du progrès, une cuisinière aussi. La vie des humbles paysans en fait, contraints à la promiscuité, tous bien au chaud dans la tanière, mais sans guère de place pour bouger et où la pudeur n'était pas de mise.

Comme tout un chacun, je n'ai de ma prime enfance que des images diffuses, dont je ne sais si elles sont restées imprimées dans ma mémoire ou si je les ai construites après qu'on me les a racontées. Toujours est-il que j'ai été baptisé... Une nécessité évidente afin de sauver l'âme du démon que je ne pouvais manquer d'être, puisque j'avais l'audace d'échoir à la

maisonnée sans crier gare et de m'y imposer contre son gré.

Le grand-père m'a servi de parrain ; il exerçait le noble métier de charpentier. Reconnu et estimé pour son sérieux et son savoir-faire, il maîtrisait aussi l'art de construire et de réparer les toits de chaume en paille de seigle, avec les mottes de terre posées à l'envers sur l'arête faîtière afin d'éviter les infiltrations. C'était encore lui qui égorgait le cochon et le découpait afin d'en mettre la viande salée au charnier. Parfois, alors que je ne lui étais d'aucune utilité, il me demandait sans sourire de l'aider à scier de longues planches sur un grand chevalet en bois. Je me prêtais bien volontiers au jeu ; avec les accents de la sincérité, il me remerciait du coup de main quand nous avions terminé. On disait aussi qu'il possédait certains pouvoirs. Un homme charitable autant que je me souviens, c'est auprès de lui que j'ai glané un peu de la tendresse maternelle qui me faisait défaut. Appelé par son métier à des déplacements éloignés et de longue durée, il n'était pas souvent présent au domicile familial ; il ne s'est donc que peu mêlé de mon éducation. Malheureusement...

Une tante par alliance a accepté sans trop rechigner d'être la marraine du petit bâtard. Auguste : j'ai hérité du prénom d'un de mes deux oncles, mort avant ma naissance lors de son service militaire avec plusieurs compagnons de chambrée, asphyxiés pendant leur sommeil par les émanations d'un poêle à charbon : le couvreur, en réparant la toiture, avait posé par inadvertance une ardoise sur la cheminée, il l'y avait oubliée, une fin aussi stupide que tragique. Je n'ai pas davantage connu mon autre oncle, décédé dans des circonstances guère plus glorieuses. Après une journée de battage par une canicule du diable, il était parti s'allonger sous la fraîcheur des hêtres afin de prendre un peu de repos. Il s'était assoupi ; trempé de sueur, il avait attrapé un coup de froid qui s'était aggravé en une pleurésie dont il n'avait pas réchappé. Lui, laissait deux fils et une veuve, ma marraine.

En règle avec le ciel, j'entamais une longue vie de vicissitudes. Aucune des maladies infantiles ne m'a été épargnée. La toque tout d'abord, une engeance qui couvre le crâne des nourrissons d'une croûte purulente et nauséabonde. Pour